L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 20 OCTOBRE 1886. 60me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 20 OCTOBRE 1886

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Alfred Barnes, constable—Au No. 94 Passage de la Bourse, un lot de meubles.

Le relèvement du Sud avec ou sans le Congrès.

Nous ne craignons ni d'exagérer, ni d'importuner nos lecteurs, en répétant ce que nous avons dit maintes fois déjà, à savoir que le Sud n'a pas eu jusqu'ici beaucoup à se louer des largesses de l'Union, bien qu'il y ait autant, sinon plus de droits que les autres régions du pays. Une excellente Revue, publiée dans la Virginie, l'*Industrial South*, a eu l'excellente idée de fouiller notre passé; elle y a trouvé la preuve de ce que nous avançons; elle a démontré par les faits que le Nord, en négligeant, en dédaignant le Sud, ne péchait pas par excès de reconnaissance; qu'il faisait acte non seulement d'ingratitude, mais encore et surtout, d'injustice.

Dès le berceau de la République, alors que les colonies n'étaient pas encore complètement affranchies de la domination anglaise, n'est-ce pas du Sud que lui sont venus ses plus grands secours? A cette époque, l'opposition des intérêts n'avait pas encore séparé le pays en deux sections distinctes; mais n'est-ce pas à celle qui porte aujourd'hui ce nom qu'appartient le Père de la Patrie?

Les Etats-Unis sont, à bon droit, fiers de leur domaine; il est d'une immense étendue et les richesses en sont incalculables, les ressources inépuisables. A qui en doivent-ils la plus grande partie? A des hommes du Sud. Quelle est la première grande acquisition de l'Union? La Louisiane. Qui l'a achetée? Jefferson. A qui doit-on l'annexion du Texas? A Tyler. Qui a le plus contribué à étendre la domination de la République jusqu'aux rivages du Pacifique? N'est-ce pas la politique du Sud, ne sont-ce pas les armes du Sud? Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait dresser ici la liste des agrandissements et des améliorations que la République doit aux hommes du Sud. L'*Industrial South* a raison. Le Sud a presque tout donné et n'a presque rien reçu. Ce journal fait une réflexion fort juste, à propos du fleuve James qui arrose l'Etat où il est publié. Si ce cours d'eau, dit-il, coulait dans la Pennsylvanie ou dans l'Etat de New York, il y a de longues années qu'il aurait été creusé, qu'il aurait une profondeur de trente pieds. Nous ne doutons pas de la vérité de cette assertion.

On a calculé, et nous avons déjà cité les chiffres, qu'en fait de chemins de fer, de canaux, d'améliorations appropriées aux ports et aux cours d'eau, de phares, de sémaphores de jetées, de fortifications, de subsides pour encouragement aux lettres, à l'éducation de la jeunesse, le Nord et l'Ouest ont obtenu du Congrès la somme énorme de $575,000,000, tandis que nous en avons à peine reçu $131,000,000. On est ici la justice? Où est l'égalité?

Nous ne voulons pas rappeler de tristes souvenirs; à quoi bon? Ils sont presque complètement effacés dans les esprits honnêtes. Si, de temps en temps, nous avons à constater quelque manque d'égards, quelque parti-pris, ce n'est—nous nous plaisons à le croire—que par reste d'habitude. La voie est toute tracée par une routine qui date de plus d'un quart de siècle; on la suit moitié d'instinct, moitié par intérêt. C'est à nous de rappeler la nation au sentiment de l'équité, de faire appel à son honneur, de revendiquer nos droits, de réclamer la part qui nous revient légitimement dans les largesses du Congrès. Nous avons écouté; on respectera nos désirs, nos vœux; on prêtera une oreille attentive à la voix de ceux qui sont chargés de plaider notre cause. Il y a, de ce retour de conscience en notre faveur, de très-heureux symptômes, et nos représentants ne sont plus habitués à parler, comme auparavant, dans le désert.

Il y a mieux encore à faire que tout cela, il nous faut travailler nous-mêmes à notre relèvement. Nous sommes un peu, à Washington, écrasés par la masse des populations du Nord. Le nombre pèse d'un poids très-lourd dans la balance législative. Il en est un peu des luttes parlementaires, sous le régime républicain, surtout quand il est basé comme le nôtre sur le suffrage universel, comme des armées qui se disputent le terrain en rase campagne: la victoire est presque toujours aux gros bataillons. Nous avons besoin de renforts; nous sommes obligés de grossir nos légions électorales, notre armée de voltants. Nous n'y arriverons que par l'immigration, qui doublera bientôt notre population, si nous savons l'attirer à nous, qui triplera la valeur de nos terres, dont une bonne partie est encore en friche et reste improductive.

Jusqu'à l'heure présente, nous avons été une population agricole. La culture de la terre est incontestablement la première, la plus noble des industries; c'est la mère nourricière de l'humanité. Comment, en tout et partout, se laisse-t-elle distancer par l'industrie manufacturière qui prend cavalièrement le pas sur elle, qui s'impose forcément au législateur et arrive trop souvent à dominer son esprit et ses actes. Il y a là une flagrante injustice, mais la classe manufacturière, spéculatrice et travailleuse, est plus active, plus bruyante, plus turbulente; elle se fait craindre, sinon aimer. On la flatte volontiers, on la ménage et de plus grandes largesses, pour avoir un peu de repos, pour se faire bien venir d'elle, pour obtenir son appui.

Ce n'est pas là un phénomène particulier à l'Amérique; il en est de même dans tous les pays. Voyez la France, où se trouve la plus admirable population agricole du globe. On l'y néglige presque toujours, néanmoins, pour prodiguer toutes les faveurs aux villes manufacturières, aux populations industrielles que l'on redoute, que l'on veut s'attacher. Inutile de nous gendarmer contre cette tyrannie, contre cette injustice de l'humanité et surtout des gouvernements. Nous n'y changerons absolument rien; c'est un vice original; le genre humain l'a pris au berceau, il le portera jusque dans la tombe.

Puisque, réduite à ses seules ressources, l'agriculture est une source de faiblesse, il faut lui donner un auxiliaire puissant et utile: il faut lui procurer l'appui de l'industrie, de la manufacture.

C'est ce qu'ont admirablement compris les Etats de l'Atlantique, les deux Virginies, surtout, et les deux Carolines, spécialement celle du Nord. Ces Etats n'épargnent rien pour attirer à eux l'immigration, pour multiplier chez eux les fabriques. Ils mènent de front les deux entreprises avec un succès incontestable.

La Caroline du Nord va ouvrir, le 20 octobre, une grande exposition agricole à Raleigh. C'est, à coup sûr, une grande attraction pour l'étranger; le but est d'exposer aux regards, habilement concentrés dans un étroit espace, toutes les ressources de l'Etat, et elles sont à la fois très grandes et très variées; mais là ne se bornent pas les efforts des Carolinéens.

Tous les citoyens actuels de l'Etat qui sont venus s'y établir du Nord, qui y ont trouvé, soit la richesse, soit l'aisance qui leur refusait leur pays natal, se sont entendus; ils ont convoqué à Raleigh, à côté de l'Exposition, une grande Convention à laquelle ils ont invité leurs compatriotes des contrées qu'ils ont abandonnées, pour leur montrer les ressources, les richesses de leur pays d'adoption et les engager à venir partager leur bonne fortune.

L'idée est très heureuse; nous sommes persuadés que les Carolinéens sauront l'appliquer avec habileté et que le succès couronnera leurs efforts.

Ils s'est passé, à la Foire de Jeanerette, un fait à peu près semblable. L'imitation est loin de valoir l'exemple, mais c'est un pas très heureux fait dans cette voie, et l'on ne saurait assez en féliciter les habitants de Jeanerette, qui en ont conçu l'idée.

Nous traduisons du *Fermier Louisianais*, de la Nouvelle-Ibérie:

"On a profité de la Foire pour lire publiquement une lettre de l'Hon. J. C. Morrison qui appelle l'attention sur les avantages d'une immigration provenant de l'Alsace-Lorraine, France. Il serait très-facile, dit la lettre, de faire venir ces immigrants. Cette lecture a produit beaucoup d'effet, et les membres de l'association de la foire ont pris en considération la suggestion de M. Morrison".

Puisse cette idée se réaliser le plustôt possible.

En tout cas, la mesure est excellente; c'est le meilleur moyen de donner de la publicité à l'entreprise de M. Morrison, et nous lui souhaitons le plus brillant, le plus prompt succès.

LOUISIANE.

L'*Echo*, Lac Charles, Paroisse Calcasieu, du 16 octobre:

Pendant l'ouragan de la nuit de mardi, la nouvelle résidence de M. Mcgee qui était présqu'achevée, a été renversée de fond en comble. M. Mcgee qui n'est pas riche et est un travaillant infatigable est plaint par tons ceux qui le connaissent et l'estiment.

Sur la place publique, un arbre a été déraciné et renversé. Nous n'avons pas entendu parler d'autres dégâts dans notre voisinage.

—Lac Charles devient de plus en plus la métropole commerciale du Sud-ouest de la Louisiane. Ses rapides progrès, ses affaires qui augment tous les jours, ses relations qui s'étendent sans cesse: tout nous fait croire que, dans quelques années, elle sera partout reconnue comme une ville prospère et le centre du trafic d'une des plus florissantes régions du Sud. Nous ne disons rien de trop, en parlant ainsi. Notre localité a doublé sa population et les affaires en cinq ans et les plus sceptiques observateurs sont forcés d'admettre que dans cinq autres années, sa population, ses richesses, son importance commerciale seront triplées.

Les travaux de la compagnie du puits Artésien avancent rapidement. La sonde est arrivée à 1545 pieds de profondeur. Jusqu'ici, on n'a pas encore trouvé d'obstacle sérieux; il est à espérer que les efforts de la compagnie seront couronnés de succès.

—Nous n'avons pas beaucoup de légumes, à présent. On ne voit guères sur le marché que des navets et des choux. Bientot nous aurons en abondance des pommes de terres et des patates douces.

Le Fermier Louisianais, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 16 octobre:

Nous tirons d'un long article de notre confrère sur la Foire de Jeanerette les détails suivants.—(Note du trad.)

Nous avons, tout d'abord, remarqué deux paquets de cannes, souches et plants, provenant des champs de M. Monnot. Ils étaient magnifiques. Si toute sa récolte ressemble à ces échantillons, il obtiendra un rendement extraordinaire. Parmi nos planteurs progressistes, M. Monnot est classé au premier rang.

Longtemps on a cru que la Louisiane ne pouvait produire un mais rivalisant avec celui de l'Ouest. Tous, en examinant celui qu'expose le même M. Monnot, ont dû avoir la preuve de cette plante, convenablement cultivée, n'a, à tous les points de vue, rien à envier à celui de l'Ouest et du Nord.

Un peu plus loin, on trouvait des échantillons de plantes textiles désortiquées par la machine Frank Leslie.

Nous avons remarqué le jute à ses divers degrés de préparation, la fibre du Hennepin ou chanvre des Tropiques, l'Agave Maguey, ou plante centenaire, la ramie, blanche comme neige et rivalisant avec la soie pour la finesse et la force.

Une gerbe d'avoine rouge (rust proof) exposée par M. John M. Richardson, montrait, qu'en fait de fourrages, la basse Louisiane peut parfaitement devenir indépendante des régions dont, à tort, elle est trop longtemps restée tributaire.

Des potirons (giraumons) d'une grosseur énorme, cultivés dans le champs de Mme J. M. Vaughan, née Loisel, ont droit à une mention spéciale, ainsi que les pêches (persimmons) du Japon, les coings, les poires de plusieurs variétés, exhibés par le major W. H. Willis, de l'habition Linden.

Notons, en passant, des confitures délicieuses faites avec ces fruits. Nous tous les rapporte, on peut dire que notre Etat est encore un pays inconnu.

Nous avons remarqué une foule d'autres plantes d'utilité ou d'ornement, des fruits, des fleurs, des plantes bulbeuses. Aux dames revient tout l'honneur de cette charmante partie de la section agricole. Les produits de la laiterie, peu nombreux, mais d'une beauté et d'une qualité rares, promettent à notre région un excellent avenir.

En présence de ces produits, nous ne croyons pas que l'oléomargarine ait jamais un succès commercial dans nos campagnes.

En élevage, nous avons admiré de très belles vaches et veaux, de la race Jersey, appartenant à MM. Welch, Walls, Britton et autres. Les chevaux de course et de trait exposés prouvent que, malgré les préjugés contraires, malheureusement trop enracinés, on peut élever les animaux qui, sous aucun rapport, ne le cèdent aux plus beaux produits des Etats du centre et de la fameuse région du "Blue Grass" le Kentucky.

Rien à citer en fait de volailles.

Les travaux de dames ont été le triomphe de l'Exposition (à part les courses).

Nous avons noté de superbes échantillons de broderie, de dentelles, des ouvrages au crochet, des fleurs artificielles en cire, en toile, des courtes pointes d'un travail magnifique de patience, de goût, de délicatesse; des études au crayon, à l'huile, au pastel. En un mot, tout le département des travaux de la femme a été un succès de fée et de goût. Une fois de plus, il a été prouvé que la Louisiane trouvera toujours dans la femme sa vraie force et l'exemple du dévouement; car c'est encore elle qui, après avoir travaillé à confectionner ces brillantes objets, offre ses services gratuits pour les exhiber, les faire valoir et orner ensuite, par ice grâces de sa personne et de son esprit la salle de bal ou le foyer domestique.

Le Democrat, Pinsqueuine, paroisse Iberville, du 16 octobre:

Nous n'avons à enregistrer aucun nouvel écoulement aux levées, cette semaine.

—Tout le monde s'occupe des levées, dans notre localité, les plus intéressés en tête.

—On a réparé le pont du Bayou.

—L'ouragan qui a fait tant de dégâts le long de la côte, a respecté notre paroisse; nous n'avons pas de dommages à constater.

—Une partie de notre population se montre peu satisfaite de la nouvelle levée que l'on construit; l'autre partie en est enchantée. Que voulez-vous? On ne peut contenter tout le monde.

—Comme nous y attendions, l'ingénieur Richardson, accompagné de plusieurs personnes, est arrivé ici, samedi dernier, au vue de tracer une ligne pour les nouvelles levées que les nombreux éboulis survenus le long de notre localité, ont rendues nécessaires. L'arrivée des ingénieurs a provoqué une véritable excitation parmi la population. Aussi la foule les a-t-elle suivis avec anxiété, pendant leurs travaux. Après avoir minutieusement examiné les lieux, les ingénieurs, pour nous doter d'une levée solide qui durerait de longues années et serait, pour nous tous, une protection efficace, les ingénieurs ont jugé nécessaire de faire passer une ligne par la rue du Séminaire, sur une longueur de trois ilets, en face du fleuve. Cette résolution a indisposé beaucoup de propriétaires qui ont protesté.

On livrait ainsi au fleuve une partie du quartier des affaires. On s'est réuni, les notables en tête, et l'on a décidé d'envoyer une députation à la Nouvelle-Orléans pour s'entendre avec le Bureau des Ingénieurs d'Etat. La députation se composait de MM. Jules A. Hébert, maire, Fred. Wilbert et le capitaine Chas. A. Brusié.

Voici le résultat de la conférence. Les citoyens auront à payer pour la construction de la levée de la ligne Brown, tracée le 6 septembre, à partir de la Station O jusqu'à la Station S; pour celle qui partira de la Station ci-dessus, jusqu'à la vieille levée, située au-dessous et près de l'Allée Fenn; enfin, pour celle qui part de la rue Bank, près de la rue Plaquemine, jusqu'à l'Allée Haas l'Etat se charge des constructions. Jusqu'au-dessus de la localité, il ne reste plus aucune excavation menaçante pour les habitants.

Le tracé sera probablement fait par M. Robert McNamara.

Les travaux commenceront immédiatement et seront poussés avec la plus grande activité possible; pour que tout soit achevé avant la hausse du fleuve, qui rencontrera une levée solide, ayant une puissante résistance.

Ceux de nos concitoyens qui ont pressé l'affaire, méritent les éloges de toute la communauté. Leur initiative sauve, pour plusieurs années, une grande quantité de propriétés de valeur.

Il est vrai que quelques personnes y perdront leurs résidences, mais il était impossible de faire autrement. C'est la nécessité qui a obligé les ingénieurs à suivre ce tracé.

Parmi les personnes dont les propriétés sont sacrifiées, nous citerons spécialement la Dr. Reville, M. James Barker; il y en a d'autres encore qui perdent des terrains de grande valeur.

Les Délégués français à bord de la Bretagne.

DÉTAILS INTÉRESSANTS.

Les journaux de New-York publient des détails télégraphiques fort intéressants sur l'embarquement au Havre des délégués français à l'inauguration de la Statue de la Liberté. Nous empruntons ce qui suit de l'un d'eux, le *Courrier des Etats-Unis*:

LE HAVRE, 16 octobre 1886—La violente tempête qui sévit depuis hier sur les côtes de France retardera de douze heures le départ de *La Bretagne*, qui doit emmener à New York les délégués français à l'inauguration de la statue de la Liberté. Les invités partants sont au nombre de dix-sept, dont voici les noms: M. Ferdinand de Lesseps; M. et Mme Bartholdi; l'amiral Jaurès et le général Pélissier, sénateurs; MM. Spuller et Deschanel, députés; M. Deschamps, vice-président du conseil municipal de Paris; le lieutenant-colonel Bureaux de Pusy, commandant en second de l'Ecole polytechnique; le lieutenant Villegente, aide de camp de l'amiral Aube, ministre de la marine; le colonel Laussedat, directeur de l'Ecole des Arts et Métiers; MM. Léon Robert, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique; Hédiard, délégué de la chambre de commerce de Paris; Girond, Nadéléon Noy, Charles Bigot, délégué du syndicat de la presse, et Léon Meunier, membre correspondant de l'Union franco-américaine.

Sont déjà partis les délégués suivants: MM. Salomon, Cauvert, Glausser, de Cassagnac, le capitaine Halphen, gendre de M. Pereire, chargé d'une mission spéciale par la Compagnie transatlantique.

Cette expédition provoque un très vif intérêt dans la population française. Elle est longuement commentée par la presse et spécialement par les journaux républicains, qui en prennent occasion pour exprimer des sentiments très sympathiques pour le peuple américain.

—L New York *Herald* nous communique la dépêche spéciale suivante:

Le Havre, à bord de *La Bretagne*, 10 octobre.—Le départ de la délégation française a eu lieu hier soir de la gare Saint-Lazare, au milieu d'une grande émotion causée par la présence de M. de Lesseps, qui était accompagné de sa fille aînée, Ferdinande. Nous sommes arrivés au Havre ce matin à 6 1/2 h., au milieu d'une terrible bourrasque du sud-ouest qui règne depuis quelques jours sur la côte normande et s'étend jusqu'à Paris. M. de Lesseps, en montant à bord de *La Bretagne*, a été salué respectueusement par toutes les personnes présentes. Il tenait de la main gauche sa fille, appelée familièrement *Tototte*, qui traverse l'Atlantique pour la troisième fois; et de la main droite il portait une valise minuscule, cubant tout au plus vingt-cinq centimètres, et un petit sac arabe. C'est tout le bagage du grand Français, qui sourit en passant devant le fouillis des malles qui encombrent le quai. "Voilà, me dit-il, un embarras que je ne connais pas. Je n'ai jamais eu d'autre bagage dans ma vie, et j'ai fait ainsi le tour du monde." Un matelot du bord saurait, portant la valise de Mlle Tototte.

Les cabines de M. de Lesseps est près du salon des dames, et à côté de la salle à manger. Il s'y est installé immédiatement et a déjeuné d'une tasse de café au lait, tout en causant. Il m'a dit, avec cette bonhomie légendaire qui ne le quitte jamais, qu'il voulait rentrer les Américains de l'excellent accueil qu'il en avait toujours reçu, malgré le ridicule antagonisme qu'on avait cherché à créer autour de lui. "Je leur donnerai rendez-vous, si-il ajouté, en 1889 pour leur tendre de nouveau la main." Il n'a en d'ailleurs qu'à se louer du concours des Américains, de leurs conducteurs de travaux, de leurs instruments et de leurs machines. Il compte être de retour à Paris le 7 novembre. Puis il m'a raconté qu'il ne sait pas ce que c'est que l'ulcère de mal. Sa fille Ferdinande sera peut-être plus éprouvée par le gros temps, mais il s'en préoccupe peu. Elle est très énergique et ressemble beaucoup à son illustre père sous tous les rapports.

Elle-même me raconte avec des détails très pittoresques les incidents, voire même les accidents de son premier voyage en Amérique. Dans le trajet de New-York à San Francisco, le train a sauté aux abords des Montagnes Rocheuses, ce qui lui a fourni l'occasion de faire connaissance avec les mormons, qui lui ont donné en souvenir un petit livre qu'elle garde précieusement. J'ai été charmé de ces aimables propos. Nous avons du reste, à bord une société véritablement d'élite, entre autres plusieurs jolies personnes américaines et françaises, et aussi des artistes, en sorte que, malgré le mauvais temps qui règne dans la Manche, nous pensons ne pas trop nous ennuyer à bord de *La Bretagne*.

M. Bartholdi va être nommé commandeur de la Légion d'honneur.

C'est entre dix heures et demie et onze heures ce matin qu'a été donné le contre-ordre au départ du paquebot *La Bretagne*. La violence du vent rendait la sortie du port presque impossible. Depuis plusieurs années, on n'a pas vu au Havre de bourrasque aussi forte. Les ingénieurs des constructions maritimes, les officiers de marine et tous les hommes experts en navigation ont approuvé la décision du capitaine d'ajourner le départ de *La Bretagne*. En sortant il y aurait eu à redouter des avaries considérables. Ce soir le baromètre a monté un peu et le vent a tourné au nord-ouest ce qui rendra la sortie facile malgré la grande violence du vent.

J'ai eu une entrevue avec l'officier du port qui est chargé de surveiller l'entrée et sortie des navires. Il m'a dit qu'il n'avait vu, depuis une année, le baromètre aussi bas et que le seul danger, à son avis, se trouvait dans la sortie du port, sortie qui est absolument impossible pour un transatlantique lorsque le vent souffle du sud-ouest. Les passagers de *La Bretagne* ont déjeuné et dîné dans la salle à manger des premières comme s'ils étaient en pleine mer avec beau temps. La société est très brillante et très gaie. M. de Lesseps déjeunait ce matin à la droite de l'amiral Jaurès et à côté d'une très jolie Parisienne-Américaine du Chili avec laquelle il a lié très facilement conversation en lui disant: "Ma fille me fait remarquer que vous ressemblez prodigieusement à la belle Patma."

Le grand François a craint un instant que la mère de cette damoiselle, véritable Esaïp de la belle Fatma, ne trouvât la comparaison trop risquée, mais il a été vite rassuré et entendant cette dame lui répondre "c'est ce que tout le monde me dit à Paris."

Ce soir M. de Lesseps a dîné à la droite du capitaine qui avait à sa gauche l'amiral Jaurès. Le potenoe d'un moins dix jolies femmes donnait beaucoup d'animation au dîner. Le coup d'œil était magnifique. La salle à manger qui était éclairée à la lumière électrique, avait un aspect vraiment féerique.

Au dessert, M. Bartholdi a lu les télégrammes et adresses exprimant les souhaits de bienvenue des membres du comité américain et mentionnant les invitations à dîner à New York pour les 27, 28 et 29 courant. Il a été décidé à l'unanimité que les invités iraient saluer le Président de la République des Etats-Unis à Washington.

Le grand Français a proposé d'aller à Chicago et même jusqu'à San Francisco. Cette proposition aurait été acceptée par tous si chacun n'avait promis d'être de retour à Paris dans les premiers jours de novembre. L'on parle sans cesse du retour et personne ne s'aperçoit que nous ne sommes pas encore partis.

On s'amuse énormément à bord de *La Bretagne* et l'on se préoccupe de donner des conférences et des concerts. M. de Lesseps parlera de l'Abyssinie. Il m'a dit qu'il traiterait surtout de l'histoire du monde avant Salomon.

Il racontait des anecdotes fort pittoresques sur un de ses cousins, originaire de Bayonne, qui avait fait des processes à la Nouvelle-Orléans, puis sur un de ses ancêtres qui, sous Henri III, étant capitaine des gardes écossaises et chargé de surveiller Henri IV, l'avait aidé à se sauver. Cet aïeul avait un fils qui s'appelait Bertrand et qui eut quatorze enfants.

—Vous êtes bien son descendant, lui répondis-je alors, et vous tenez de famille, car vous aussi vous en avez eu quatorze.

—Certainement, reprit M. de Lesseps, et en souvenir de ce fait mémorable de progéniture, j'ai appelé un de mes fils Bertrand et celui-là justement est un chasseur intrépide.

L'exécution de Frey et Rivière.

Frey et Rivière, les assassins de la veuve Deshayes, ont été exécutés à Paris, le 4 octobre, à six heures, sur la place de la Roquette.

Le 28 mars dernier, à deux heures du matin, ils se présentaient à l'hôtel des Usines, boulevard de Charonne, dont Mme Deshayes était propriétaire. Ils demandaient à la patronne deux chambres pour passer la nuit, et, au moment où Mme Deshayes inscrivait leurs noms sur le registre de l'hôtel, ils se précipitaient sur elle et l'étranglaient au moyen d'un foulard. Le meurtre accompli, Frey et Rivière commençaient à fouiller et à forcer les meubles, lorsqu'ils entendirent dans le couloir des bruits de pas et la voix d'une musique qui jouait une sérénade. Ils se blottirent dans un coin de la pièce, après avoir tiré les rideaux de la croisée qui donnait sur la rue.

Les nouveaux venus étaient des Italiens, musiciens ambulants, locataires de Mme Deshayes, qui, voyant de la lumière dans le bureau de l'hôtel, vou[illegible] une surprise à la concierge, en lui donnant cette sérénade tardive. De la rue, ils aperçurent des ombres qui se mouvaient sur la fenêtre et une main qui fermait les rideaux. Soupçonnant un crime, ils montèrent au premier étage, fermèrent la porte à double tour et allèrent chercher des agents. Lorsqu'ils revinrent avec les sergents de ville, qu'on pénétrait dans le bureau de l'hôtel, Mme Deshayes gisait à terre, étranglée; Frey et Rivière étaient blottis dans un coin, blêmes de peur. On les arrêta. Interrogés, ils avouèrent le crime avec cynisme. Le jury de la Seine les condamna, le 6 juillet dernier, à la peine de mort. Leur exécution avait été remise jusqu'à ce matin. On espérait obtenir d'eux des révélations importantes sur d'autres crimes dans lesquels leur complicité paraissait établie. Mais ils ont gardé le silence sur ce point et ce pour obtenir retards sur retards, et hier soir le parquet recevait l'ordre de faire procéder à leur exécution aujourd'hui, au lever du jour.

Deux heures du matin. Il fait une nuit claire et fraîche. Dans les rues qui débouchent sur la place de la Roquette, les curieux arrivent par petits groupes. Sur la place, une foule assez considérable est déjà massée, anxieuse et bruyante. Les cabarets sont ouverts et sur la porte sont attablés des consommateurs, des marchands de marchandises et de pâtisseries circulent parmi les spectateurs. La foule est contenue par des sergents d'agents et des gardes républicains à cheval. Déjà des curieux sont perchés sur les arbres, et des lumières brillent aux fenêtres des maisons voisines.

A trois heures, un roulement lent de voitures, et des lanternes brillent au fond de la rue de la Folie-Regnault. Ce sont les fourgons qui renferment les bois de justice. Il s'arrêtent au milieu de la place de la Roquette, sous l'allée d'arbres, et les aides en costume d'ouvriers commencent à monter la guillotine. Le bourreau, M. Deibler, très calme, raide dans son pardessus noir, surveille le montage et vérifie la position des bois à l'aide d'un petit niveau à bulle d'air.

A cinq heures, la guillotine est dressée. Le jour commence, incertain, jetant ses tonalités douces sur les assistants; devant la guillotine, un peloton de gendarmes à cheval forme le demi-cercle; pas de feu; les arbres de la place s'éclairent, tandis que les nuances vertes du Père-Lachaise se dressent en lois derrière de grands échafaudages de maçons. M. Deibler fait jouer le couperet à cinq ou six reprises. Il fonctionne bien, et lorsqu'il le laisse retomber, on entend un bruit sec auquel répond une clameur de la foule, qui reconnaît ce bruit.

Mais la jour grandit, inondant la place. Il est six heures moins dix; sur un signe, les gendarmes mettent sabre au clair. La foule devient silencieuse, et la lourde porte de la prison de la Roquette s'entrouvre en faisant grincer ses gonds.

A l'intérieur de la prison, à six heures moins vingt minutes, M. Beauquesne, directeur de la prison de la Roquette, se rend à la cellule du condamné. Il était couché et dormait profondément. M. Beauquesne le réveille et lui adresse la même exhortation qu'à Rivière. Frey rejette vivement sa couverture, saute à bas du lit et commence à se vêtir tranquillement. L'abbé Faure, aumônier de la Roquette, qui depuis quelques jours visitait le condamné et était bien reçu par lui, l'exhorte à faire une fin chrétienne.

Oh! ça ne me fait rien du tout! Oh! là, là! s'écrie Frey.

Et il s'habille, regardant les assistants d'un air goualleur. Il reponse d'un geste brutal l'abbé Faure, qui le supplie de penser à Dieu.

—Vous savez, l'aumônier, laissez-moi tranquille; ne me parlez plus de votre bon Dieu; je n'en ai pas besoin!

Frey est conduit à la salle de toilette. Il marche dans les couloirs d'un pas délibéré, précédant même ses gardiens qui le retiennent par le bras.

Il demande à satisfaire un besoin naturel. On le lui permet; et lorsqu'il a terminé, on procède à la toilette. Frey s'assied de lui-même sur la chaise; les aides le lient et, au moment où ils lui passent sous les aisselles une troisième corde, appelée martingale:

—Ne m'en a plus, cette fois! dit-il en ricanant.

Il se lève sans aucun secours, secoue ses jambes, comme pour s'assurer de la liberté de ses mouvements, et entra[illegible]

—C'est vraiment par trop facile de marcher avec ça, s'écrie-t-il. J'étais pas la peine. J'irai bien tout seul!

A ce moment, l'abbé Faure fait encore une dernière tentative, mais Frey répond toujours avec brutalité:

—Ni maître pas, l'abbé, laissez-moi tranquille!

On se met à marcher, et Frey et ses gardiens suivent le cortège de Rivière, à vingt pas de distance environ. On s'arrête sous la porte. C'est à cet instant précis que Rivière est jeté sur la bascule et que le couperet tombe une première fois. L'abbé Faure se jette devant Frey pour lui cacher ce spectacle: mais ce dernier l'écarte d'un geste brusque de ses deux mains liées.

—Ôtez-vous donc de là, l'abbé; on n'a pas besoin de vous! s'écrie Frey, chétif et glabre, et dont la tête livide est encadrée par une veste noire jetée sur les épaules.

Le corps de Rivière vient de tomber dans le panier. On remonte un peu le couperet dégouttant de sang, et un des aides passe rapidement une éponge mouillée sur la lame et sur la lunette. Frey regarde tout cela d'un air tranquille.

"Allez vous-en!" que je vous dis! allez-vous-en", dit-il à l'aumônier; et il se met en marche, pendant que l'abbé Faure rentre dans la prison.

Devant la porte, Frey aperçoit le brigadier des gardiens de la prison; il le salue de la tête et lui dit à deux reprises en souriant:

—Au revoir, brigadier, au revoir!

Le brigadier lui rend cet adieu et l'accompagne un instant en le saluant. Frey marche résolument vers l'échafaud, fixant le couperet mal essuyé qui remonte dans sa rainure. On le couche sur la planche pendant qu'il s'écrie ferocement:

—Bonjour à tous les hommes!

Il murmure encore quelque mots que le bruit de la lunette, qui retombe, étouffe. On croit comprendre:

—Nous voilà tous les deux!

Deuxième chute du couperet. La tête et le corps roulent dans les mêmes paniers.

Cette double exécution a duré cinq minutes.

Le soleil inonde maintenant la place de ses rayons; dans les fenêtres ensoleillés, des oiseaux chantent pendant que l'acte de justice s'accomplit. L'exécution terminée, les troupes se massent en colonnes. La foule est encore refoulée et, au milieu de la place, les aides démontent pièce à pièce la guillotine ensanglantée.

—On annonce que le Président Cleveland, après de longues hésitations, fondées sur l'insuffisance des dispositions de la loi, s'est décidé à envoyer une invitation officielle au gouvernement français, en l'informant par le cable que les délégués français aux cérémonies du 28 octobre seraient les bienvenus comme les hôtes des Etats-Unis. Cette résolution tardive, dit la *Tribune*, placera le gouvernement sous un meilleur jour à l'étranger, et donnera à la fête plus de solennité.

Retour.—Avec l'automne nous revoilà les amis qui ont eu la bonne fortune de quitter Nouvelle-Orléans l'été dernier, les uns pour demander à la campagne, à un *bien retiro* quelconque le calme, le repos; les autres pour mener une vie mouvementée, pleine de séductions, d'attraits, mais exempte de préoccupations d'affaires. M. Hippolyte Bassetti a été du nombre des derniers; il est rentré au foyer dimanche soir, après une absence de plusieurs mois, après avoir fait un voyage dont il évoquera bien longtemps encore l'excellent souvenir.

Il a fait un séjour en France, en Suisse et en Italie; il y a revu son clocher, ses parents les plus chers. A son retour à la Nouvelle-Orléans, M. Bassetti a retrouvé de nombreux amis auxquels sa sympathique personne faisait faute. Il nous a parlé avec enthousiasme des quelques jours passés à Rome où l'ont parfaitement accueilli, du *gentleman* qu'ils sont, les propriétaires du célèbre champagne Reims dont il représente si bien lui les intérêts.

—Le capitaine Léon Palas, depuis peu de jours, est attaché à la maison d'un de nos grands importateurs de vins et de liqueurs, M. F. A. Lambert, en qualité de vendeur. Le capitaine est populaire en ville et à la campagne, et nous ne doutons pas que la maison Lambert ne se félicite de s'être assuré ses services.

Marié, samedi le 16 octobre 1886, à la résidence de la mariée, par le Rév. Père Mignot, M. LEOPOLD HEIDENREICH à Mlle JEANNE DUFFOUR. Pas de cartes.

Les journaux de Milan, Russie, et de Tarbes, Hautes-Pyrénées, France, sont priés de reproduire cet avis.

Décédés à Bayou Goula, paroisse Iberville, Louisiane, lundi, le 18 octobre 1886, Madame Veuve L. J. SIGUR, née Malvina Rocha.

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes. Impossibles de chez, etc.
Livraison à domicile 8 nov—1m PP

Rédaction—Correctons—Traduction.
Une longue et terrible maladie, ayant pour principale conséquence le mal de nerfs, rendu hypnotique, je ne suis plus apte qu'à des travaux rédactorales—de plume. Par bonheur pour moi, mes facultés intellectuelles ne sont pas le moins du monde diminuées.....
J'emploie donc ici que, n'ayant plus la force d'exercer ma profession, je suis disposé à me charger de rédactions françaises de toute espèce, de corrections, spécimens, et aussi de traductions d'anglais en français.
Dr. O. TESTUT,
Rue St. Louis, No 76, au 1 1 [illegible]
Chartres, No 66. 26 [illegible]

ELKIN & CIE,
100..... Rue du Canal.....100
Invitent le public à venir examiner leurs dernières importations en
TAPIS
Velours Tournay, Mecanique, Windsor,
TAPIS DE BRUXELLES.
—Aussi—
Moquettes, Velours, Body Brussels, Trois-ply et Ingrains.
Toiles cirées, Linoleums et Corticlines Anglais,
RIDEAUX
Des derniers genres en Crête, Madras, Swiss et Nottingham,
Portières Turcoman et de Vienne,
Stores de fenêtres, Cornaches, Fitches.
NATTES DE CHINE en grande variété.
RUGS ET TAPIS DE SMYRNE des meilleures qualités.
18 avril—1 an

CIGARETTES CROIX ROUGE
Véritable Tabac de la Havane.
(Vuelta Abajo)
Le meilleur, le plus pur, le meilleur marché.
20 Cigarettes pour 10 sous.
10 Cigarettes pour 5 sous.
Escompte libéral fait aux commerçants.
Fabriqués par la RAMON ALLONES HAVANA CIGARETTE MANUFACTURING COMPANY OF NEW ORLEANS.
Fabrique et bureau
86 et 88 rue de Chartres.
P. O. Box 18 Téléphone 675.
17oct—1mois

Stephen J. Derbes,
ENCANTEUR.
BUREAU et salle d'encan 14 rue de Chartres, près Canal
Les ventes au dehors de toutes sortes recoivent a plus prompte attention. 17 oct—1m

Confiserie de l'Hôtel de la Monnaie.
Cette confiserie, établie depuis nombre d'années a été le propriétaire cel
GEORGE TOGNONI,
a été transportée récemment de l'encaisgure Espinasse à Decatur au No 343 rue Decatur. Vis à vis la Monnaie et faisant suite immédiatement à l'encaisgure ci-dessus.
21 sept—3m 24 oct

PIANOS